

LES CORBEAUX

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

LES CORBEAUX

pièce

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN: 978-2-02-092591-4

© Éditions du Seuil, janvier 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Les Corbeaux a fait l'objet d'une commande de France Culture pour une création originale donnée au studio 106 de la Maison de Radio France, le 20 juin 2006, dans une réalisation de Blandine Masson et sur une musique de Walter Nguyen et Jefferson Lembeye. Les interprètes étaient Hugues Quester, Stéphane Krahenbul, Luce Mouchel et Marc Bodnar.

Quatre personnages : Amer, un homme encore jeune, épuisé cependant. Trois « figures » l'observent, qu'il a surnommées par dérision « les corbeaux » : « Corbeau 1 », « Corbeau 2 », « Corbeau 3 ». « Corbeau 1 » et « Corbeau 3 » sont des hommes, « Corbeau 2 » une femme.

Amer rampe sur le sol d'un hangar où se tiennent les « corbeaux ». Pendant toute la durée de la pièce il va traverser le hangar d'un bout à l'autre en rampant, sous le regard des corbeaux.

AMER. – Je ne sais plus marcher, sur mes deux jambes, la tête relevée, le cou, les épaules déliées, la poitrine haute, je ne sais plus éprouver le bonheur de marcher, vite, les muscles répondant comme il faut, le corps tout entier

engagé dans le galop, et cependant en retrait, les naseaux humant le vent, le corps disparaissant dans le mouvement qui le fait avancer, toute la machinerie du corps oubliée comme elle est tellement requise, tellement rassemblée, les pieds, les jambes, c'est entendu, le sexe, les fesses, la bouche, les yeux, et les cheveux, les cheveux pour donner du brio, la crinière au vent, je ne peux plus trotter comme un jeune cheval, excité, hennissant, la crinière et le souffle bruyant du cheval, cheval de course, course à pied, pied à terre, terre de feu, feu follet, pas un centaure, un vrai cheval, la crinière, les cheveux, mais aussi les poumons, le cœur, les intestins, parfaitement : les intestins, et l'estomac et tout ce que j'ignore derrière la peau, rien qui traîne, tout ça occupé à s'arracher, je ne sais plus éprouver le bonheur d'aller, ah le bonheur d'aller, être allant, avoir de l'allant, les tempes vibrantes, et le souffle devenu épais, quasi solide, plus du tout un zéphyr, la vapeur d'une usine, le bruit de la respiration qui remplit tout le paysage, le paysage emporté par le bruit de la respiration, le paysage entré dans le corps, le paysage tenant

lieu de corps, bien huilé le corps, répondant au doigt et à l'œil, et même le goût du sang dans la bouche qui me paraît si délectable à présent, pas le goût de la peur, pas le goût de la haine, le goût de son propre sang, le goût de sa ferveur battant à tout rompre dans ses veines. Je ne sais plus marcher.

CORBEAU 1 (*l'imitant avec emphase*). – Je ne sais plus marcher.

CORBEAU 2 (*se moquant*). – Je ne sais plus marcher, je ne sais plus marcher.

AMER. – Je n'ai pas perdu l'usage de mes jambes, je n'ai pas sauté sur une mine, mais je ne sais plus marcher, voilà ce que m'a fait la guerre. À cause de la haine, de la peur, du bruit, je rampe, je ne sais plus si c'est pour me planquer, si c'est pour attaquer, les deux peut-être, il y a si longtemps. Il me semble que la guerre a commencé à peine avait fini le temps où je jouais à la guerre. Mais comme je me trompais. À la vraie guerre, on ne crie pas « À l'attaque ! » la bouche énorme, les yeux

exorbités, il n'y a pas de mouvement ample et fougueux, l'épée à la main, le corps n'est pas en gloire, pas du tout en gloire. Le corps est humilié, ses ailes coupées, elles ne repousseront pas.

CORBEAU 2. – C'est toi qui as coupé tes ailes.

AMER. – C'est la guerre. Je dis : la « vraie » guerre mais je ne suis pas sûr qu'elle soit plus vraie que l'autre, celle où on se battait avec des barres de bois, où on roulait l'un sur l'autre les joues en feu. La guerre qui me fait ramper a rendu flou ce que je vois, ce que je touche, même la terre sur laquelle je rampe et qui m'écorche, la boue dans laquelle je m'enfonce, le goudron qui me blesse, je n'y crois pas vraiment. Comment croire à quelque chose quand on est ainsi à ras de terre ? Je confonds les vivants et les morts. Il m'arrive de parler à des corps qui puent déjà si fort que j'en ai le souffle coupé, mais je continue de parler aux cadavres, sans souffle, je ne sais pas si quelqu'un, vivant ou mort, pourrait entendre mes paroles. Comment peut-on parler de façon

à être entendu quand on est sur le ventre, quand on est privé de ses bras, de ses jambes, de son torse, qui portent les paroles et les poussent dans d'autres bras ? Est-ce que vous m'entendez ?

CORBEAU 1. – On t'entend : bras et jambes coupés, ailes coupées, souffle coupé, heureusement qu'il te reste des larmes pour pleurer sur toi-même.

AMER. – Tu as raison de te moquer de moi, mais tu as tort de parler de mes larmes : je n'ai jamais pu pleurer, jamais su, et c'est une grande misère je te prie de le croire. J'ai les joues si desséchées, la peau me tire, si je pouvais les arroser de larmes, elles pourraient bien être des larmes d'apitoiement sur moi-même, je ne regarderais pas à leur qualité, juste à leur capacité à m'inonder, à m'ondoyer, à rafraîchir mes yeux qui voient flou.

CORBEAU 2. – Tu aurais l'air gentil et tu serais juste en train de te refaire une beauté.

AMER. — Vous me fatiguez avec vos airs sentencieux, vos airs solennels, sinistres, on se croirait au théâtre. Vous ne me quittez décidément plus, vous ne quittez plus mon chemin de rampant, et c'est aussi à cause de la guerre que je ne suis plus jamais seul, que je ne goûte plus jamais à ma bienheureuse solitude. Vous m'exaspérez, vous m'effrayez, mais sans vous j'aurais bien plus peur encore. Rendez-vous compte : à cause de la guerre je vous préfère à ma solitude à laquelle j'ai pourtant donné ce que j'avais de meilleur. Jusqu'à la guerre, j'ai passé de longues heures caché dans l'entrepôt de la maison où j'ai grandi, un entrepôt quasi abandonné où étaient encore stockés des matériaux de construction, des madriers, des briques, des parpaings, il y avait aussi des tuyaux d'arrosage, des jaunes, des verts, de tous diamètres, des sacs de ciment, des pigments de couleur, bleu outremer, bleu de cobalt, ocre jaune, rouge, dont la teinte violente couvait dans la pénombre. Je n'avais pas de lampe électrique, pas de livres, pas de soldats, de billes, rien pour m'occuper, ce qui m'occupait entièrement était d'être caché.

Personne n'avait l'idée de venir me chercher ici. Quelquefois, si je restais trop longtemps sans réapparaître, j'entendais qu'on me cherchait, qu'on m'appelait au loin, les bruits me parvenaient très assourdis, très doux : « Amer, Amer, sors de ton trou. »

CORBEAU 2. – Pour te planquer, on peut dire que tu es fort.

AMER. – Celle-là, je te l'ai servie sur un plateau...

Il ne fallait pas qu'on me vît sortir. Je mettais un soin passionné à me glisser hors de l'entrepôt. On eût dit qu'il y allait de ma vie, le cœur me battait dans la gorge, personne ne devait me voir jusqu'à ce que je jaillisse devant ma mère, comme sorti de nulle part, pas d'un trou justement, mais du ciel, des nuages, de l'air peut-être bien. Chaque fois ma mère avait un petit cri de surprise, de frayeur et de plaisir mélangés. J'ai toujours pensé qu'elle n'aurait pas aimé que je me fasse prendre, qu'elle ne détestait pas que je réapparaisse quand je l'avais décidé et comme par enchantement.

Avant de découvrir ma cache dans l'entrepôt, je m'étais enfui un jour dans la campagne. J'étais tout petit encore, je devais faire le pitre à table au moment du déjeuner, mon père m'avait demandé de sortir de table et de me tenir sur le balcon. Presque aussitôt je m'étais enfui, j'avais dévalé l'escalier, traversé la cour, la route, et couru dans les champs. J'avais eu cent fois l'occasion de courir dans les champs, mais la punition à laquelle je ne me conformais pas me les ouvrait à deux battants, à deux battants les champs, la campagne tout entière, je courais vers la mer, autant dire vers le monde qu'on apercevait tout là-bas, à des kilomètres, un flottement bleu au-dessus de l'horizon, mais je pouvais franchir des kilomètres, je n'avais pas peur, je peux encore sentir avec précision sur ma figure les herbes hautes qui me fouettaient délicieusement et l'ivresse qui me tenait. Pas longtemps cependant, mon père avait pris sa voiture et me repéra bientôt dans les herbes hautes qui ne me dissimulaient pas tout à fait. Depuis la route, il m'appela une seule fois : « Amer », et c'était un petit caillou qui me frappait en

plein vol, la route jusqu'à la mer était interminable. Je me retournai, franchis la distance qui me séparait de lui, entrai dans la voiture. Il ne me dit pas un mot et pas un mot non plus lorsqu'il m'arrêta devant la maison où je rentraï le plus droit possible, dignement, calmement, alors que le cœur toujours me battait dans la gorge et que les voisins nous observaient derrière leurs fenêtres fermées. Ce devait être le printemps. Je ne sais pas si c'est juste après, pendant l'été, que j'ai tenté encore de m'enfuir. Nous étions à la mer, pas la mer que j'avais espéré rejoindre au printemps, pas l'inconnu de la mer, pas le monde immense, nous étions à la mer en famille. Depuis la plage, on voyait la falaise grise qui tombait dans la mer et un petit trou, minuscule, au niveau de l'eau, une grotte dont j'avais entendu parler et que je croyais profonde et mystérieuse. Je savais nager depuis peu mais je m'éloignai doucement du bord où nous barbotions. Très vite je n'eus plus pied, mais de nouveau je n'éprouvai aucune peur. Je découvrais avec exaltation non seulement que l'eau me portait à la perfection mais aussi que j'avançais

régulièrement, presque vite. Je ne perdais pas de vue l'entrée de la grotte, j'étais déterminé, méthodique, précis dans mes mouvements. Je n'entendais pas, bien sûr, mes parents qui ne me voyaient plus et, fous d'inquiétude, m'appelaient de la plage puis du hors-bord des maîtres nageurs où ils avaient pris place. Quand ils finirent par me retrouver et me hissèrent sur la petite embarcation, il paraît que mon père me tira deux gifles, mais je ne m'en souviens pas.

Dans l'herbe ou dans la mer j'étais trop visible, je m'échappais de façon trop démonstrative. C'est alors que j'ai exploré l'entrepôt, que j'ai découvert ses odeurs nombreuses, l'abondance des textures, inconnues, secrètes, certaines très dures qui m'écorchaient les genoux, accrochaient mes habits, ses cachettes infinies dans le demi-jour où on ne me trouvait plus jamais, où on ne pensait même pas à venir me chercher, on croyait que j'étais définitivement attiré par les lointains alors que j'étais sous la maison, le monde ne m'y attendait pas moins, chatoyant, inconnaissable. Et puis je ne m'échappais plus, je me contentais de dis-

paraître. Quelquefois je remontais de l'entrepôt sans qu'on ait seulement constaté que j'avais disparu. C'étaient là mes plus belles victoires. Évanoui, ni vu ni connu. Je ne me cachais plus pour les autres, pour qu'ils me trouvent, pour qu'ils aient peur et me chérissent encore plus, mais pour moi-même, pour préserver à mes propres yeux mon intégrité d'animal encore un peu sauvage. Je me cachais pour ne pas pactiser.

CORBEAU 2. – Tu en as gardé le goût des sous-sols.

AMER. – Tu veux me blesser mais tu énonces simplement une vérité. Je n'ai jamais eu le goût des exploits sportifs, des envolées lyriques, l'œil bleu et le profil bien découpé, vers le sommet des montagnes. Toute cette panoplie guerrière. S'ils avaient su. Harnachés, casqués, glorieux.

CORBEAU 2. – Beaux,

AMER. – brillants comme des sous neufs, ridiculement beaux.

Tu crois que je me suis replié sous la maison par couardise, tu crois que je me suis caché dans la pénombre parce que j'étais chétif, peu aguerrri. C'est aussi ce que croyaient les autres garçons comme il m'arrivait de ne pas jouer avec eux, comme il m'arrivait de rester seul dans la cour. Ils ont été bien étonnés le jour où j'ai défié les plus grands d'entre eux. Depuis quelque temps ceux-ci se réunissaient tous les jours à la sortie de midi au pied de l'«escalada», le grand escalier cimenté qui menait du bas au sommet du village où se trouvait l'école. Au pied de l'escalada s'ouvrait un étroit tunnel foré sous la route, débouchant cinquante mètres plus loin dans le caniveau. Les grands palabraient à voix basse pour savoir qui serait chiche de traverser le boyau, l'effrayant boyau : peut-être se resserrait-il encore sous la route, il était sans doute infesté de bestioles, de serpents, de vipères, qui sait ? Quand je me suis approché d'eux, ils m'ont repoussé comme ils repoussaient toujours les petits merdeux qui voulaient se mêler de leurs affaires. Mais j'étais si décidé que j'ai forcé leur cercle et j'ai dit calmement, sans fanfa-

ronner, que j'allais le faire. Ils n'ont pas ri, ils ne se sont pas moqués car je me suis immédiatement glissé dans le tunnel, à plat ventre.

CORBEAU 1. – Tu rampais, en somme.

AMER. – En somme, oui. À la guerre, comme à la guerre... Peut-être étais-je moins effrayé car j'avais l'habitude de me déplacer au jugé dans le clair-obscur de l'entrepôt. Mais très vite il fit nuit et je ne vis plus rien du tout. À l'entrée le boyau était bâti, mais ensuite la roche était à nu et je m'écorchais à ses aspérités. Le boyau en effet par moments se rétrécissait et je brûlais de terreur, les tempes battantes, la gorge sèche, le ventre douloureux. Sans compter les bestioles qui détalait à mon approche, à moins que ce ne fût mon âme qui déjà se détachait de mon corps comme je m'étais enseveli moi-même. J'avais clairement le sentiment que je pouvais y laisser la peau. Je ne savais plus depuis combien de temps je m'étais engouffré, et lorsque je remontai au jour, il y avait un tel silence que

je crus qu'ils étaient tous partis. Mais les grands étaient penchés au-dessus du trou et m'accueillaient sans dire un mot, sidérés, soulagés sans doute de me revoir sain et sauf, soulagés aussi que je l'aie fait à leur place, ils ne disaient pas un mot, ils ne m'acclamaient pas, ils étaient comme des arbres penchés sur moi qui retrouvais la lumière.

Mes parents, que mon retard avait inquiétés, étaient descendus m'attendre dans la cour de la maison. C'était un jour d'hiver, le ciel très haut, très bleu, magnifique. La rumeur de mon « exploit » m'avait précédé. J'arrivais seul derrière les grands. Je ne m'étais pas rapproché d'eux, je n'étais pas des leurs. Ils ne se réuniraient plus à la sortie de midi au pied de l'escalada et plus jamais nous ne parlerions du tunnel sous la route. Autant que je sache, aucun autre n'essaierait de se glisser sous la route. Je n'étais pas fêté mais j'étais heureux de l'avoir fait et de m'en être sorti. Il me semblait que je ne m'étais jamais senti aussi paisible. C'est seulement lorsque j'aperçus mes parents de loin que je me rendis compte que mon anorak blanc tout neuf était maculé de boue

DU MÊME AUTEUR

Une femme de rien

roman

Mazarine, 1987

Les Bateaux-feux

récits

Alinéa, 1988

Les Chambres

nouvelles

Blandin, 1992

La Seiche

roman

Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1998

et « Points », n° P679

Anchise

roman

Prix Femina

Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1999

et « Points », n° P787

Le Petit col des loups

roman

Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2001

et « Points », n° P939

Amanscale

roman

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2002
et « Points », n° P1094*

Le Goinfre

roman

Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2004

Vous

Melville, 2004

Manger avec Piero

Mercure de France

coll. « Le Petit Mercure », 2004

Primo

roman

Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2005

C'est pourtant pas la guerre

recueil

Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2007